

## **Mythes, représentations psychosociales et vécus de la longévité**

Sylvie Fourtané

*Sociologue, directrice du Centre de ressources gérontologiques de la Haute-Vienne*

Notre réunion d'aujourd'hui semble assez prototypique de la façon dont la longévité interroge nos sociétés occidentales en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Nous sommes tous réunis pour réfléchir à une question qui en fait appelle une réflexion sur un processus : le vieillissement, et sur l'aboutissement de ce processus, c'est-à-dire un état : la longévité. Nous sommes donc dans un contexte où nous avons effectivement à traiter d'un processus et d'un état, et à en cerner la complexité. Être sur deux champs à la fois crée un premier niveau de complexité. De plus, nous formons un auditoire sélectionné, une société de gérontologues ou de gens intéressés par la gérontologie. Dans ce contexte vont s'exprimer un certain nombre d'opinions, s'énoncer des concepts. Ils partent tous du postulat de base selon lequel nous avons accepté ou apprivoisé, individuellement et professionnellement, le vieillissement et la vieillesse. Nous sommes en cela à cent lieues de ce qu'est notre environnement social actuel.

### **LE VIEILLISSEMENT EST ENCORE UN TABOU SOCIAL**

L'environnement social d'aujourd'hui se caractérise par une stigmatisation de la vieillesse et du vieillissement du fait de leur poids économique, dont on nous a longuement parlé, et du fait des terribles peurs qu'ils suscitent. Des révolutions culturelles sont en marche ; elles sont inévitables ; elles sont démographiques et autres. Il semble que nous nous trouvons dans une phase de transition où nos sociétés vont devoir s'adapter, une phase de crise très aiguë où elles ne savent pas comment se situer par rapport à leur mode d'organisation sociale, mais surtout leurs représentations sociales. Nous vivons dans une société qui aborde difficilement ce niveau, que ce soit au niveau politique ou au niveau social les plus simples. J'en veux pour preuve le départ de beaucoup de journalistes après la première partie de ce colloque : ils ne veulent pas entendre parler de vieillir, ils ne veulent pas écrire sur ce sujet. Vieillir est un tabou. Pour la plupart de nos concitoyens, il ne s'agit pas de bien vieillir, il s'agit de ne pas vieillir. Tel est l'enjeu aujourd'hui. Dans cette assemblée, nous vivons dans un monde à part, modelé par nos recherches et par notre

expérience. Tout l'enjeu pour nous est de faire éclater la bulle de communication vers le monde extérieur, de faire qu'il soit moins sourd. S'il est sourd, c'est qu'il a certainement ses raisons pour cela, il nous faut les découvrir et les surmonter. La discipline à laquelle j'appartiens, la psychosociologie, peut contribuer à les éclaircir. Il faut examiner tout d'abord quelles sont les représentations sociales de la longévité et du vieillissement en Europe. Quelles sont les disciplines qui s'occupent aujourd'hui du problème de la longévité et du vieillissement ? Nous avons vu surtout se développer les disciplines médicale et démographique au XIX<sup>e</sup> siècle puis au XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, le discours dominant sur la gérontologie est un discours sur le déficit et sa compensation, sur la pathologie ou l'incapacité. C'est aussi un discours dominant sur le déclin, qu'Alfred Sauvy a annoncé en 1920. Bien sûr, il faut que ces disciplines existent. Mais il en existe d'autres qui peuvent apporter un éclairage différent sur la longévité et le vieillissement. Aux États-Unis, par exemple, il existe, dans le champ du « vieillir » et de la vieillesse, une troisième dimension, la dimension anthropologique, psychologique et sociale, alors que dans l'ensemble les anthropologues européens ne se sont guère intéressés au vieillissement. L'anthropologie sociale européenne a donc à se pencher sur la représentation sociale du « vieillir », sur l'acceptation du « vieillir », sur les modes de vie du « vieillir ». Si toute la société doit subir un vieillissement, nous sommes tous concernés. Il est important, dès lors, que nous sachions comment nous allons, socialement et culturellement, passer cette période-là, sur quels ressorts nous allons nous appuyer. Il faut connaître aussi, à l'échelle de l'individu, les ressources auxquelles l'être humain, qui est à la fois soma et psyché, va pouvoir recourir pour faire face au vieillir alors que pour l'instant il faut rester jeune et lisse. Aujourd'hui, être très âgé, très vieux, constitue un facteur d'exclusion de la société, c'est extrêmement stigmatisé, cela signifie être dépendant et coûter cher. Le terme de « dépendance » est devenu d'ailleurs le mot qui englobe tout. Selon mon point de vue, la dépendance est nourricière, mais je ne suis pas sûre que l'on parvienne à faire admettre ce concept dans notre société. À y bien réfléchir, on ne vit que de dépendances les uns des autres. Je dépends de mon employeur, je dépends, affectivement, de certaines personnes autour de moi, dans mon couple, dans ma famille, dans mes relations professionnelles. Fondamentalement, on sait aussi que ces dépendances affectives et sociales ne sont pas un très grand malheur. Donc il faut que l'on sorte de cette stigmatisation, que l'on aille vers autre chose. Cela va être très compliqué, mais nos sociétés trouveront le moyen de s'adapter, même si c'est en passant par des phases difficiles. Elles ont déjà traversé bien des crises. Par exemple, au moins dans nos sociétés occidentales, la crise du Moyen Âge semble bien avoir été une crise humaine, une crise aussi bien au niveau des valeurs que des savoirs, de la perte des savoirs et des connaissances. Cette crise a été dépassée en dépit d'un contexte désastreux. Prenons les représentations actuelles : vieillir est un tabou, donc l'exclusion

mais également l'élection sont des manœuvres d'évitement et en même temps des manœuvres d'élection. Paradoxalement, on voudrait l'immortalité, ou plutôt une forme d'immortalité dans une éternelle jeunesse ; le mythe d'un élixir de jouvence a toujours existé : je veux bien durer le plus longtemps possible, mais sans vieillir ; je veux profiter le plus longtemps possible des plaisirs de la vie, mais sans vieillir.

## UNE SOCIÉTÉ SCHIZOPHRÈNE

On fête les centenaires, on fait de la recherche sur les centenaires : ces pratiques électives, parmi beaucoup d'autres, me semblent témoigner d'une forme de schizophrénie de notre société, qui à la fois rejette ce vieillir et élit certaines manifestations autour de la vieillesse et de la grande longévité. En même temps, il faut rester lisse et jeune, ce qui amène à se demander comment les générations touchées par la quarantaine – moment à partir duquel vieillir se fait ressentir, prend un sens individuel – affrontent ces injonctions paradoxales dans notre société. Quelles sont ces injonctions paradoxales ? Restez jeune. Si vous vieillissez, surtout ne soyez pas dépendants. Arrangez-vous pour ne pas l'être, pour consommer un maximum et, surtout, n'ayez pas d'accidents de santé. J'ai mené une étude auprès de personnes qui semblaient importantes comme témoins. Ce sont les personnes se trouvant actuellement dans le grand âge. Je me suis intéressée tout particulièrement aux personnes qui ont 90 ans et plus aujourd'hui. Avant d'en venir à cette expérience, il m'a semblé bien intéressant de voir quels étaient les mythes vivaces dans notre société. J'en citerai trois. Il y a tout d'abord Chronos, mythe très vivace, représenté dans un célèbre tableau de Goya. Chronos est une divinité grecque, fils d'Ouranos le Ciel et de Gaïa la Terre. Il a épousé Rhéa sa sœur, dont il a eu de nombreux, très nombreux enfants qu'il ne cesse de dévorer. Le tableau de Goya représente Chronos qui déchiquette ses enfants, on y voit des corps sortant de sa bouche. Ce mythe illustre bien le poids social et économique de la vieillesse et de la dépendance. Que va-t-on faire pour supporter les retraites ? Est-ce qu'il faut tuer les vieux ? C'est un peu cela, mais je caricature. Le deuxième mythe est la légende d'Aurore. Fille de Zeus, elle s'éprend de Titon et demande à son père d'accorder à Titon l'immortalité. Zeus l'exauce. Et voici que Titon devient un vieillard qui n'en finit pas, qui se dessèche, qui est horriblement vieux, horriblement atteint. Aurore, restée jeune et belle, ne peut plus l'aimer, elle ne l'aime plus depuis longtemps. Par ce mythe, s'illustre notre désir d'immortalité de jouissance pour nous et les autres qui comptent pour nous. Zeus finira par accorder sa grâce à Titon en le transformant en cigale. Un troisième mythe semble très important à méditer, c'est celui de Faust. Faust est un mythe très récent. En le créant, Goethe s'est probablement inspiré d'un personnage réel ayant vécu dans l'Europe du XV<sup>e</sup> siècle, époque où beaucoup de gens pratiquaient l'astrologie. Goethe fait de Faust le mythe de l'homme qui vend son âme au diable pour

vivre infiniment les plaisirs de la vie. Dans l'opéra de Gounod, Faust demande en échange de la vente de son âme à Méphistophélès de conserver tous les plaisirs de la jeunesse, ce qui est un peu différent. On se trouve avec ce mythe plongé dans des représentations sociales qui ne sont pas très différentes de celles d'aujourd'hui. Si l'on suit le cours des siècles de l'histoire occidentale, de la Grèce antique à nos jours en passant par l'époque romaine, le Moyen Âge, la Renaissance, puis le XVIII<sup>e</sup>, le siècle des lumières, le XIX<sup>e</sup>, on trouve, de façon générale, une société peu favorable aux personnes âgées. La seule période – microscopique au regard de l'histoire – qui fasse exception est la période révolutionnaire en France, au cours de laquelle on va établir une fête de la vieillesse et proclamer les vertus du grand âge. Dans les périodes d'épidémies, de guerre, quand les populations vieillissantes ne sont pas visibles, cette gérontophobie perd de son acuité. Il y a aussi des périodes d'exacerbations du culte du jeune et du rejet des vieux. Par exemple, la Renaissance est un moment qui exalte vraiment la prime jeunesse, la période de la puberté. Il n'est pas indifférent que les inquisiteurs aient brûlé un très grand nombre de vieilles femmes de cette époque. Autour de l'an 1600, des rapports administratifs s'en alarment et demandent que les vieilles femmes (c'est-à-dire des femmes d'environ 40 ans, à l'époque) brûlées à la suite d'un procès en sorcellerie ne soient pas aussi nombreuses. Il y a là une exacerbation des sentiments de supériorité de la jeunesse par rapport à la vieillesse. Effectivement, lors de certaines périodes, la vieillesse a été très mal traitée dans notre histoire. Globalement, aujourd'hui, ce que l'on vit et ce que nous a fait vivre le XX<sup>e</sup> siècle dans sa seconde partie, c'est la problématisation de la vieillesse et du vieillissement. Le vieillissement est devenu un « problème » d'autant qu'avec l'allongement de la durée de la vie cette population a acquis dans la société une visibilité importante, alors que nous vivons encore sur des schémas concernant une société traditionnelle « d'avant la modernité ». Aujourd'hui, nous sommes entrés dans une société industrielle, une société moderne, voire post-moderne, et pourtant nous vivons encore, en termes de solidarités familiales et de mode de répartition, sur des schémas qui témoignent d'un héritage qui n'est peut-être pas celui d'une société déconstruite. Ainsi existe-t-il un hiatus et la transition qui s'annonce est difficile car peu prévisible et formalisée. C'est la raison pour laquelle le malaise est ressenti encore plus intensément dans les générations dont toute l'éducation a été imprégnée par la culture de société traditionnelle, précisément les gens qui ont plus de 40 ans actuellement. Ces générations vivent des transformations profondes, alors que les plus jeunes générations n'auront certainement pas cette double référence.

## **AIMER LA VIE APRÈS 90 ANS**

Je suis donc partie à la rencontre des gens âgés. Dans notre monde de gérontologie, nous parlons beaucoup pour les personnes âgées. J'ai voulu essayer de les laisser

s'exprimer, car je crois qu'il est fondamental d'avoir leur enseignement personnel. Il s'agit de personnes de plus de 90 ans et mon but était d'aller à la rencontre de gens atypiques peut-être, mais qui sont fort nombreux. Ils sont atypiques par rapport à la représentation dominante de la vieillesse, car ils jouissent d'un sentiment de bien-être qui persiste malgré l'âge, malgré les handicaps et la dépendance. Je parle de personnes qui, même avec de graves handicaps, arrivent à vivre avec sérénité et lucidité dans un état de bien-être subjectif. C'est un concept qui vient des États-Unis. Il indique qu'eu égard à leurs attentes, à leurs valeurs, à leurs souhaits, leur vie leur paraît satisfaisante. Ces attentes, valeurs et souhaits, ils les modifient avec le cours de l'existence. Ils n'ont pas les mêmes exigences à 20 ans, 40 ans, 60 ans, 80 ans, etc. du fait de l'expérience de vie et du fait qu'à 20, 40, 60 ou 80 ans, s'exercent des rôles différents, se manifestent des aptitudes et des capacités différentes, non amoindries. Notre grand problème est de toujours raisonner en termes de pertes, de déficit, de déclin, alors qu'il faudrait peut-être aussi raisonner en termes de nouvelles acquisitions. Les personnes âgées que j'ai rencontrées ont simultanément un sentiment de satisfaction à l'égard de leur vie et un vécu émotionnel plutôt agréable. Cela ne veut pas dire que chaque jour est une journée agréable mais ils ne présentent pas de dépressions majeures, il n'y a pas de névrosisme, ils ne sont pas dominés par l'ennui. Ce sont des gens qui continuent à s'intéresser au monde, à avoir le goût et un plaisir certain à vivre. Que disent-ils, eux, quand on les interroge sur le vieillissement et sur le grand âge ? C'est ce que j'ai voulu savoir. Les travaux théoriques qui m'ont servi de référence sont essentiellement nord-américains. Robert N. Butler, qui s'est exprimé à ce colloque, connaît bien ces travaux-là. Ils ne sont pas suffisamment diffusés en Europe, où les anthropologues ne s'en sont pas vraiment emparés pour travailler à l'émergence d'un autre discours sur « vieillir » et l'acceptation du « vieillir ». En fait, en interrogeant les personnes âgées sur leur parcours de vie, il apparaît que leur récit a toujours une architecture commune. Ceci est vrai quel que soit le type de personne que vous rencontrez, qu'elle ait été épicière ou professeur d'université. Ces personnes ne sont pas des personnes aux parcours exceptionnels. Il peut y avoir parmi eux ce que l'on appelle des gens exceptionnels et emblématiques. Il peut y en avoir, mais pour bien vivre leur vieillesse, il ne faut pas avoir commis beaucoup d'excès, d'errances, ou eu des personnalités perturbées. Les personnes dont je parle ont vécu une vie ouverte, riche, mais pas une vie hasardeuse, joueuse, risquée : ceux-là, sans doute, sont décédés avant. Les personnes rencontrées ont pris des risques, mais le jeu du hasard ne mène pas à la grande longévité. Les personnes qui vivent longtemps ne sont pas systématiquement emblématiques ni exceptionnelles. Ce sont des gens « banals » qui ont mené des vies « ordinaires », si tant est que la vie puisse être banale et que chacun puisse être ordinaire ? Quel que ce soit le milieu, qu'il s'agisse d'une femme de ménage, d'un médecin, d'un prêtre ou d'un agriculteur, les récits évoquent certains sujets et en évitent d'autres. Ils évoquent

l'enfance, la formation, l'apprentissage, le parcours de vie professionnelle, les activités développées et la vie aujourd'hui, donc un schéma linéaire où n'apparaissent que peu la vie familiale et la vie amoureuse. Ils sont en ce sens anticonformistes par rapport à notre société de consommation–communication, continuant à affirmer que l'on ne peut pas parler de n'importe quoi à n'importe qui et que, quand on n'a rien à dire, on se tait. On voit se dessiner chez eux un processus d'autonomisation qui s'est mis en place très tôt compte tenu de leurs circonstances de vie, d'histoire sociale. Ils ont connu la première guerre, le décès du père, des conditions de vie extrêmement difficiles et ont eu en compensation des états affectifs, dans une structure sociale aux valeurs très fortes qui leur ont permis de s'autonomiser et de résister. Ensuite, ce sont tous des gens qui s'adaptent, d'une façon singulière, en utilisant très systématiquement des processus matures que sont l'humour, le report, l'anticipation et la sublimation. Ils ont également une compétence temporelle particulière, c'est-à-dire qu'ils vivent le temps présent et savent l'apprécier tout au long de la vie. Ils ont enfin une compétence relationnelle particulière, c'est-à-dire qu'ils savent développer des relations durables à tous les âges de la vie, même dans le grand âge, avec des générations semblables et des générations plus jeunes. Ainsi, leurs compétences essentielles résident dans des processus d'adaptation positifs, un souci des autres et un soin de soi comparables. Ils montrent que durer, c'est avant tout l'art de résister, et que pour résister physiquement, psychiquement et socialement, nous avons besoin autour de nous de milieux qui nous offrent des possibilités de reconnaissance, de soutien et d'échanges. Ce qui est à retenir d'eux, c'est une aptitude à goûter la vie. Le goût de la vie peut paraître simple à définir, en réalité il mérite un développement et une analyse approfondis afin d'en définir les caractéristiques et les ressorts.

